

En guerre contre les pesticides

Vainqueur du Prix Genilem, Nicolas Ecabert va commercialiser un mur végétal qui purifie l'eau. La gestation de sa société, ecaVert, est un exemple d'aventure entrepreneuriale.

PATRICK OBERLI

En Suisse aussi, la pollution par les pesticides reste un fléau. Les seuils de sécurité dans les cours d'eau sont régulièrement dépassés. Cela fait rarement la une des médias, malgré les multiples conséquences négatives pour l'homme et la faune. Nicolas Ecabert, ingénieur HES en agronomie, sait de quoi il parle: un de ses amis est devenu stérile au contact de pesticides.

Est-ce cela qui a poussé ce Vaudois, trentenaire, à se lancer dans une aventure entrepreneuriale peu commune? Où est-ce sa sensibilité écologique? «Peut-être un peu les deux», répond le jeune père de famille au parcours atypique qui vient de recevoir le Prix Genilem HES-SO Genève pour son projet d'entreprise «ecaVert», soit une entreprise clés en main et un accompagnement gratuit de trois ans par un gestionnaire de Genilem. Une opportunité incroyable qui pourrait transformer un développement du laboratoire des sols de la Haute Ecole du paysage, d'ingénierie et d'architecture (Hepia) en succès commercial bon pour la planète et ses habitants. Ce que vendra Nicolas Ecabert? Le VG-Biobed, un mur végétal capable de filtrer les résidus de traitements par les pesticides. Et encore? «Le principe est de créer une épuration par la microfaune et les bactéries présentes dans le sol dans les exploitations.» Anecdotes comme de l'eau

de vaisselle? Pas vraiment. Nicolas Ecabert: «Suivant les plantations (arbres fruitiers, vignes...), 8 à 15 traitements par des produits phytosanitaires sont effectués par saison. Après chaque épandage, il faut nettoyer méticuleusement les engins, sous peine de perdre en efficacité chimique. C'est cette eau souillée que le mur doit permettre d'épurer. Entre 50 et 80% de la pollution totale par les pesticides résultent de ces lavages. Nous retrouvons ces produits dans les déversoirs que sont les cours d'eau ou les Step (stations d'épuration), pas conçues pour en venir à bout.»

DÉCORATIF. A dire vrai, le VG-Biobed, développement breveté, n'est pas le premier système d'épuration sur le marché. Le mastodonte allemand Bayer avec son Phytobac et le français Inra avec BioBac se sont déjà engouffrés dans ce marché bon pour l'image, surtout si l'on commercialise aussi... des pesticides. La solution proposée par ecaVert apporte un plus: «Les systèmes existants sont horizontaux. C'est-à-dire que l'eau passe au travers de paille et de terre, à plat, en circuit fermé depuis la cuve de lavage. Le désavantage est que le substrat s'épuise et que l'efficacité se réduit. La nouveauté du VG-Biobed se situe dans sa verticalité. Une pompe arrose un mur de terre de 25 centimètres de large sur les faces desquelles sont semés des végétaux. L'eau a le temps de s'écouler lentement et les bac-

téries d'absorber et de détruire les pesticides.» Le principe est clair, l'objectif louable. Reste à savoir si un marché existe réellement. D'autant que le prix d'un système complet (avec aire de lavage, stockage et pompe), pour 1000 litres d'eau (1 mètre cube) est estimé à 13 000 francs. Le futur patron en est convaincu: «Jusqu'à présent, l'exploitant, s'il ne la jetait pas dans les eaux usées, allait épandre l'eau de lavage sur les champs. Cela l'obligeait à multiplier les voyages, parfois assez longs. Il va donc gagner du temps. Sans compter le gain en image. Car le VG-Biobed peut très bien être conçu comme un élément de décoration et de marketing.»

AVENTURE. Nicolas Ecabert est au début de son aventure d'entrepreneur. Il vient de trouver des locaux à Bussigny et d'ouvrir un compte postal. Le site startups.ch prend à sa charge les frais de création de l'entreprise. Et l'ancien étudiant en pharmacie multiplie les rendez-vous pour parfaire son kit: avec les chercheurs de l'Hepia pour le meilleur mélange terre-plantes – «l'idéal est qu'il corresponde à la flore de prairie locale» – et avec la HES Fribourg pour le développement des éléments métalliques. «Ce sera une sorte de mécano qui permettra d'obtenir les formes et les tailles de mur souhaitées. On peut même imaginer le VG-Biobed contre un mur de grange. C'est beau et cela peut jouer le rôle de régula-

teur thermique.» La commercialisation proprement dite débutera courant 2011. En attendant, trois murs seront érigés à Meyrin, Gland et Epesses, «pour que les intéressés se sentent à l'aise». Et aussi parce que dans un premier coup de sonde en mai 2010, les viticulteurs se sont montrés particulièrement intéressés.

ESPOIR. Risqué le projet? Assurément, mais cela n'effraie pas le Vaudois qui compte aussi sur un coup de pouce législatif pour accélérer le développement de sa très jeune société. «Je mise sur un changement prochain. L'Office fédéral de l'environnement soutient déjà le projet. La France, pays le plus avancé en matière de lutte contre la pollution par les pesticides, a décidé que tout doit être récupéré et traité. L'Union européenne va suivre. La Suisse réfléchit et se prépare à harmoniser ses lois.» Avec un secret espoir: celui d'un subventionnement fédéral. En attendant, Nicolas Ecabert se prépare en suivant des cours de management, multiplie les récompenses et étoffe son carnet d'adresses. Des partenaires économiques ont d'ores et déjà été trouvés pour pénétrer les marchés français et italiens. Et le jeune patron de rêver au-delà du monde agricole: «Les parcs urbains, les golfs, les terrains de sport ou les hippodromes sont de très grands utilisateurs de pesticides.» Autrement dit, des clients potentiels. Le message est lancé. ■

NICOLAS ECABERT. «Nous retrouvons les pesticides dans les cours d'eau ou les Step, pas conçus pour en venir à bout.»

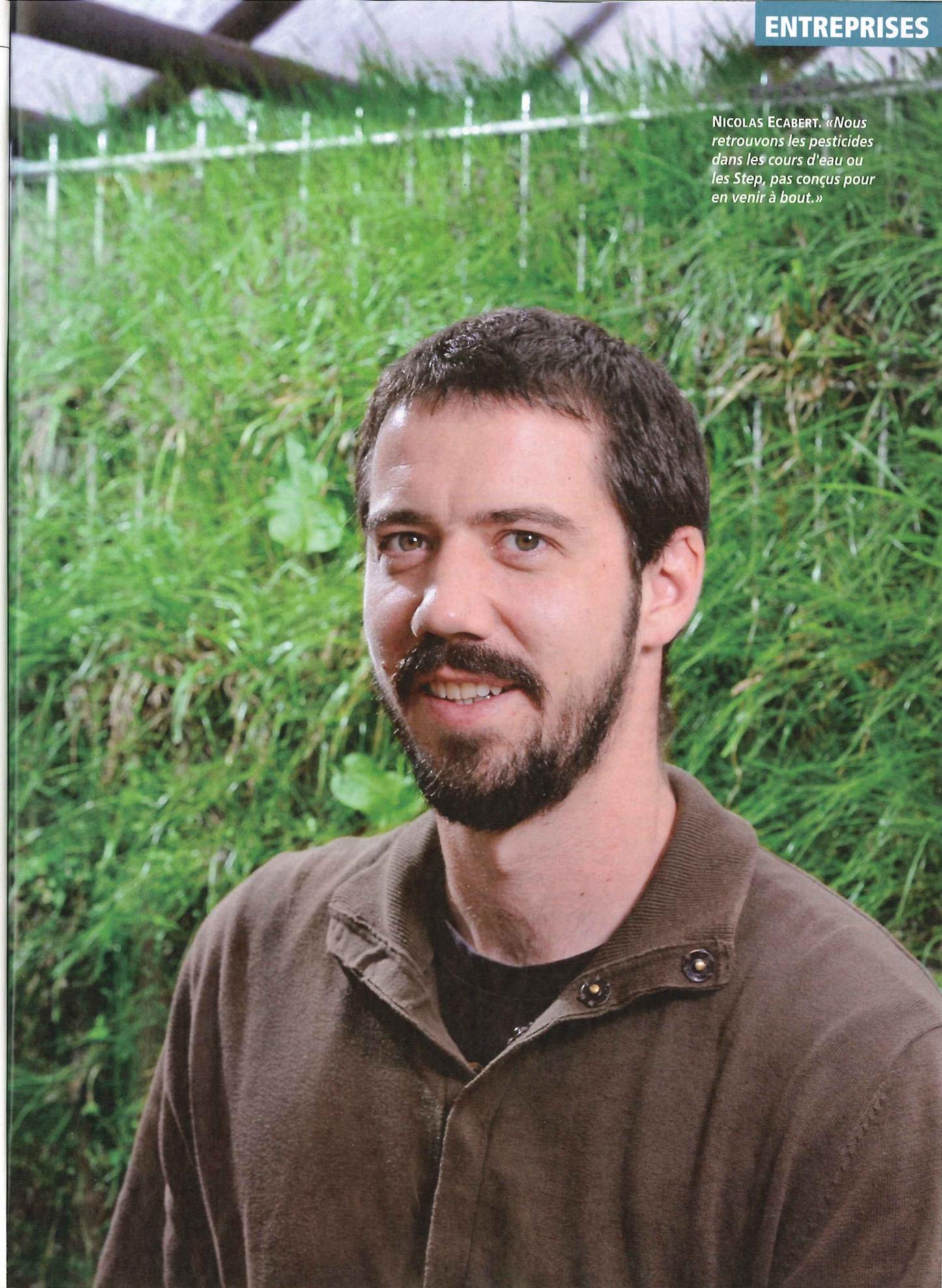


Photo: T. Parel